

ature qui avait attaché sa vie à la nôtre, et donc le cri d'angoisse n'est souvent que l'écho d'un serment trahi.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur George ? Ouvrez le billet que contient ma lettre, et vous allez me comprendre. Ce billet vient de Stone-Byres ; il est signé du vieux John Care : il est question d'Annah. Lisez. Deux avensirs vous attendent. Deux bonheurs vous sont offerts. Choisissez.

## VII.

GEORGE STAANE A LUCY GRAHAM.

— J'ai interrogé mon amour : il m'a dit de rester ; ma raison : elle ne m'a pas répondu ; Dieu : il m'ordonne de partir.

— Je pars.

— Le bonheur que vous m'offrez ne me rend pas aveugle : vous aimez Horace. Il ne me rend point cruel : Je vais retrouver Annah.

— Hélas ! il me faut bien de la force pour vous fuir au moment où vous m'appellez. Mais je sens que mon salut est là. Il me semble que si j'acceptais ce dévouement sublime, j'aurais honte de moi-même et des droits qui me l'auraient valu. Soyez heureuse, miss Lucy. L'idée de votre bonheur me consolera dans ma retraite. D'ailleurs, je ne partirai pas sans un souvenir de vous. J'ai votre lettre. Elle m'a révélé la beauté de votre âme, elle m'élève jusqu'à vous ; je la relirai avec orgueil. Adieu."

## VIII.

LE SEUIL DE LA VIE.

George savait que lord Graham était malade ; il le vint trouver avant que personne fut levé dans l'hôtel. Le comte crut d'abord qu'il s'agissait de quelque affaire pressée, et l'air troublé de George le confirma dans cette opinion.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tout inquiet.

— Rien qui doive vous alarmer, répondit George. Je pars à l'instant, et je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez ! vous George ! mais vous n'y songez pas ? Partir au moment où vous allez recevoir le prix de vos services, mais cela n'est pas possible !

— Cela est indispensable, milord ; dans une heure, je serai loin d'Edimbourg.

— Dans une heure ! Cette précipitation doit avoir une cause, et cette cause, j'ai le droit de la connaître. Voyons, George, ai-je quelque tort envers vous ? quelqu'un ici a-t-il encouru vos reproches ?

— Personne, dit George avec vivacité, — personne ! et vous moins que tout autre, milord.

— A la bonne heure, dit lord Graham en lui serrant affectueusement la main ; car je vous aimais comme un fils et vous eusse toujours traité comme tel. Depuis mon arrivée à Edimbourg, tous mes vœux, tous mes efforts, toutes mes démarches ont été pour vous. Je ne vous avertissais de rien, parce que je me faisais une joie de vous surprendre. Je dois bientôt me rendre à la cour de Charles, vous le savez ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je n'y serais point allé sans vous, c'était ma condition première ; lord Clarendon avait tout accordé... Et vous partirez, lorsque tout vous réussit, lorsque mon amitié vient d'assurer votre avenir !

— Je partirai, murmura George.

— Et vous me refusez toute explication ?

— Cette explication vous est due, milord !

mais c'est miss Lucy Graham qui vous la donnera.

Une heure après cette entrevue, George quitta Edimbourg avec moins de regret peut-être qu'il ne s'y était attendu. La tendre franchise de Lucy l'avait rappelé à lui-même ; il commençait à lire plus clairement dans son cœur. Il lui sembla que, comme l'exilé qui retourne au foyer de ses frères, il respirait avec plus de liberté. Puis, à mesure qu'il s'éloignait, il sentait se calmer sa fièvre d'ambition et d'amour. A mesure que les clochers de la ville mouraient dans le brouillard et que la chaîne de rocs surgissait à l'horizon, l'image de Lucy disparaissait derrière celle d'Annah.

Il arriva à Lanark à la nuit tombante ; il voulut y prendre quelque repos ; mais l'impatience déchirait si cruellement son cœur, qu'il lui fut impossible de fermer l'œil. Ses veines se gonflaient, son sang circulait avec peine, son insomnie avait tous les caractères de la fièvre. Enfin le jour parut ; il cessa de souffrir. A cinq heures du matin, il sortit de Lanark, et salua bientôt, avec une joie d'enfant, l'adorable route de Stone-Byres ; il revoyait cette terre fleurie de souvenirs, ces montagnes qui retentissaient encore de ses prières, et tous ses maux s'étaient noyés dans une précoce réalisation de ses nouvelles espérances. Quant il aperçut de loin les flocons bleus de fumée qui voltigeaient sur les toits de Stone-Byres, il commença à ralentir, son pas ; c'était déjà un si grand bonheur, qu'il lui fallait attendre l'autre avec plus de résignation. La colline où il avait tant de fois rencontré Annah se dressait à un mille environ, comme une haute charmille, avec ses longs peupliers qui se balançaient au vent et se miraient dans la Clyde et lui envoyaient déjà de douces et mystérieuses paroles que nul n'entendait et ne pouvait entendre, et qu'il recueillait silencieusement dans son âme. Pour lui, la nature semblait, à cette heure chérie, avoir revêtu une robe splendide et étoilée : tout à ses yeux était joie, bonheur, enchantement. La féerie était partout, dans le sifflement des mélèzes, dans l'ondulation de la plaine, dans le gazouillement des oiseaux, et il croyait déjà voir, sur le flanc de la montagne, Annah assise sur l'herbe, rêveuse et mélancolique, comme le jour où, pour la première fois, il s'était rendu, avec son père, au château de Loch-Tall.

Il n'en était rien cependant. La place où Annah venait souvent s'asseoir était triste et déserte. George eut un pressentiment dont il ne voulut pas se rendre compte. Il continua sa route en rêvant, et se prit à suivre d'un œil insouciant les capricieuses figures que décrivait les nuages en se brisant sur les montagnes. La matinée, qui avait commencé si sereine et si étincelante, se couvrait de voiles grisâtres, et déjà les lointains échos apportaient à l'oreille de George les premiers grondements du tonnerre. Ce bruit le tira de sa préoccupation, il doubla le pas, et reconnut bientôt la cascade de Stone-Byres : cette vue ranima son courage. Il se reprocha ses vaines frayeurs, et parvint gaiement jusqu'au village.

Il allait se précipiter dans le fond du logis où était sans doute Annah, lorsque une main se cramponna à son bras et l'empêcha d'aller plus loin. George se retourna. Il vit un vieillard qui se dirigeait vers la cheminée et lui faisait signe de le suivre.

C'était John Care.

Le vieillard s'assit. George prit place auprès de lui et entendit sortir de sa poitrine cassée ces mots terribles :

— Annah va mourir !

George, accablé, anéanti, ne put prononcer une syllabe. Seulement, d'un geste interrogateur, il désigna la chambre voisine.

— Oui, dit le vieillard, elle est là. Elle dort.

— Oh ! c'est affreux, s'écria George. Mais non ! c'est impossible... elle est malade, mais elle peut guérir, n'est-ce pas ? — Le médecin.

— La abandonnée, monsieur George. D'ailleurs venez, vous allez la voir... Ah ! vous avez bien fait, je crois, d'arriver aujourd'hui.

George suivit en silence le vieux Care. Un brouillard glacé obscurcissait ses yeux, et de violentes douleurs alourdissaient sa tête. Tout à coup les rideaux s'entr'ouvrirent et il vit Annah.

La souffrance avait creusé ses tempes et parsemé de taches bleuâtres les roses pures de ses joues. Elle avait horriblement maigri. Ses soupirs étaient rapides et saccadés. On eût dit qu'à chaque effort qu'elle faisait pour respirer, une parcelle de vie s'exhalait de ses poumons. Pourtant elle était toujours belle. Le peintre le plus difficile n'eût rien imaginé de plus céleste, de plus poétique que la tête blanche et inanimée d'Annah, pendant cette muette agonie. On voyait les ailes impitoyables de la mort planer sur ce front virginal, et ce front était calme et serein, et elle souriait en mourant.

— George..., George ! murmura-t-elle.

A ce mot, le vieillard se leva et dit à voix basse :

— Le médecin n'a jamais pu dire de quoi mourait notre Annah ! Mais je le sais, moi.

— Vous le savez, fit George en pâissant.

Oui... et vous aussi... n'est-il pas vrai ? Oh ! on ne s'en va pas si jeune à propos de rien, voyez-vous... La pauvre enfant, on l'a tuée, et c'est vous, George, c'est vous...

— Grâce, John, grâce ! s'écria George, et laissez-moi prier l'ange mourant de me pardonner mon crime ! Oh ! mes remords l'ont déjà bien vengée !

Il se jeta à deux genoux et mouilla de larmes amères le chevet de la malade. Tantôt il semblait implorer Dieu, tantôt il s'adressait à elle et cherchait à attirer son regard. Il parla longtemps sans qu'elle parût le comprendre. Mais peu à peu, ses yeux se rouvrirent, elle eut l'air en le regardant, de vouloir se rappeler ses traits et de chercher ce souvenir dans les déchirantes évocations d'une époque déjà éloignée. Enfin, sa bouche voulut sourire : elle fit un mouvement plein d'une joie naïve et enfantine, comme une personne qui se rappelle un événement et un nom qu'elle avait oubliés, et elle s'écria en lui saisissant le bras :

— Oui ! c'est bien cela !... c'est George !

George se couvrit la figure de ses deux mains.

— Pourquoi pleures-tu, mon ami ? Est-ce que tu ne m'aimes pas, est-ce que je ne t'aime pas ? Est-ce que nous ne sommes point heureux ? Tu ne sais pas, j'ai fait bien des rêves depuis que tu es parti... tous mauvais... tous affreux ! tous me disaient que tu ne reviendrais plus et que tu étais mort... Oh ! tu n'as pas idée de ce supplice !... Mais ils ont menti et tu es revenu... On a cru dans le village que j'étais malade, tandis que je n'étais que triste, et on m'a mis dans ce lit malgré moi... Mais à présent, je vais me lever, n'est-ce pas, George ? et nous irons ensemble voir les rayons du soleil se jouer dans les cascades de la Clyde... C'est avec toi que je veux revoir mes torrents, mes forêts, mes vallées !... Dis-moi... l'eau des neiges doit tomber du haut des rocs avec un bruit sublime... Le feuillage se renouvelle de toutes parts, n'est-ce pas ? Oh ! je veux revoir tout